

Dans *Mes petites morts*, Frédéric Roux revient à la boxe. Un recueil de nouvelles dans les coulisses des rings qui figure parmi notre sélection livres du moment.

Mes petites morts

Nouvelles de Frédéric Roux. Editions Allia, 112 pages.

La cote de Focus: **3,5/5**

«Ecris sur ce que tu connais», déclarait Faulkner. Un conseil suivi à la lettre par [Frédéric Roux](#). S'il excelle dans le récit familial (*Mal de père*) et le faux roman d'aventure (*L'Hiver indien*), **l'ancien boxeur amateur devenu journaliste et écrivain ne s'éloigne jamais très longtemps des rings**, ce carré de 6,10 mètres de côté où la nature humaine zigzague entre grandeur et disgrâce. Pour ce nouveau round, l'auteur de *Lève ton gauche* a choisi la forme courte. En **cinq nouvelles sèches et nerveuses** comme un direct du droit, son alter ego François, ou Macho Man, immerge le lecteur dans les coulisses de ce monde de sueur, de larmes et surtout de désillusions.

Flamenco Blues, qui ouvre le bal, voit ainsi défiler son lot de boxeurs maudits dont les rêves de gloire se fracassent au premier combat. Ou même avant, la trouille les faisant parfois fuir. Et même lorsque les planètes semblent s'aligner, comme pour «Sa Majesté Gipsy le King», la dérouillée qui fracasse la silhouette et l'honneur n'est jamais loin. ***Sparring partner* occasionnel de ces candidats à la gloire, le journaliste sportif les juge, détaille leurs points forts et leurs faiblesses**, mais surtout documente une forme de disparition. Disparition des capacités physiques, de la rage de gagner du champion (*Pâques en octobre*). Voire disparition de la reconnaissance. Spécialiste de [Mohamed Ali](#), François se fait griller la politesse par une novice pour une série radiophonique au long cours consacrée à «The Greatest» (*Ou alors, des cèpes*). Un K.-O. technique dur à avaler.

L'ambiance générale est imprégnée d'une mélancolie *arty* qui rappelle les films de John Cassavetes. Ici aussi perce l'autoportrait d'un écrivain qui n'entre pas dans les cases habituelles, trop intello pour les sportifs, trop sportif pour ses collègues de la culture. **Ce serait un peu déprimant si la boxe, comme philosophie de vie et comme supplice des corps, n'avait le pouvoir magique de débrider la langue**. Il y a du Audiard chez Roux. Illustration ici quand il décrit l'état d'un pauvre bougre qui se relève après avoir embrassé le tapis: «Il avait commencé à faire le ménage dans ses synapses. D'après le médecin de la réunion qui en avait vu d'autres, il allait avoir du mal à le faire dans les coins.» Un recueil à ranger entre *Un steak* de [Jack London](#) et *Fat City* de Leonard Gardner.

L.R.